



HAL
open science

”Scènes de la vie de Bohème” de Murger, ou la chronique d’un embourgeoisement annoncé

Isabelle Ligier-Degauque

► **To cite this version:**

Isabelle Ligier-Degauque. ”Scènes de la vie de Bohème” de Murger, ou la chronique d’un embourgeoisement annoncé. 2002, pp.16-19. hal-03838790

HAL Id: hal-03838790

<https://hal.science/hal-03838790>

Submitted on 3 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Isabelle Ligier-Degauque, « *Scènes de la vie de Bohème* de Murger, ou la chronique d'un embourgeoisement annoncé », conférence donnée à l'occasion de la programmation au Théâtre Graslin / l'ANO (Angers-Nantes-Opéra) de *La Bohème* de Puccini ; paru dans : programme de la saison 2002-2003, p. 16-19.

***Scènes de la vie de Bohème* de Murger ou la chronique d'un embourgeoisement annoncé**

Depuis la création de *La Bohème* de Puccini, le 1^{er} février 1896 à Turin, l'opéra a éclipsé le roman de Murger, *Scènes de la vie de Bohème*, dont il n'est qu'une adaptation, et partant une réécriture infidèle¹. Les amours malheureuses de Rodolphe et de sa grisette Mimi font partie de la mémoire collective, mais trop rares sont ceux qui connaissent le modèle original. Or, la tonalité donnée à ce portrait de la vie de Bohème – dans les années 1840 – est sans doute plus riche en nuances que son homologue lyrique. L'opéra de Puccini est placé sous le signe des amours tumultueuses, des éclats de voix, des aveux ou des soupçons d'infidélités, et des accommodages transitoires. Après avoir rendu un juste tribut à la légèreté du récit de Murger, Puccini la délaisse ensuite pour transformer la houleuse liaison de Rodolphe et de Mimi en histoire tragique, propre à émouvoir l'auditeur sensible : cet amour condamné par la maladie qui ravage la poitrine de Mimi, est l'occasion pour le musicien de faire entendre une déchirante scène d'adieux ; Rodolphe et son amante se transforment en un couple de volages convertis, sur le tard, à la monogamie. À l'époque de Puccini, le public avait rendu les plus grands hommages à ce duo hissé à la postérité d'un Roméo et d'une Juliette.

L'opéra de Puccini donne toutefois une image très parcellaire, voire faussée, du roman de Murger : il exploite la veine sentimentale, parfois larmoyante, de son prédécesseur, sans toujours garder l'irrévérence avec laquelle celui-ci évoque ses années de jeunesse sous couvert de fiction. En effet, Rodolphe se caractérise bien par sa propension à l'élégie, mais l'emphase de ses rêveries galantes, l'emploi privilégié de l'hyperbole et l'abondance des métaphores pour dépeindre l'état de son cœur révèlent à tout moment l'ironie du regard que le narrateur porte sur son personnage². Les *Scènes de la vie de Bohème* ne sont d'ailleurs pas immédiatement resserrées autour du seul couple formé par Rodolphe et Mimi, et d'autres noms de jeunes filles en fleurs viennent compléter le bouquet amoureux du séducteur. Le poète de Murger ne peut pas se réduire à la seule image d'un vagabond amoureux, prompt à pleurer la fin d'une liaison, avant de s'y laisser prendre de plus belle, mais il serait tout aussi regrettable d'en faire un Pétrarque qui s'ignore, trouvant enfin sa Laure sous les traits de Mimi. Puccini lui-même n'a certes pas érigé son amoureuse en incarnation modeste de la vertu, et le personnage de Mimi plaît avant tout par ses fantaisies et ses minauderies qui empêchent de la statufier. Néanmoins, *La Bohème* ne s'achève pas sur la survie de Rodolphe à son ancienne amante mais sur le nom de « Mimi... », que le poète accablé gémit sur le lit de mort. Cette conclusion est déterminante pour l'image des deux jeunes gens que l'opéra a largement contribué à immortaliser : l'agonie de Mimi rachète son passé et Rodolphe semble sans avenir. La tonalité mineure que Marcel et Musette donnait ici et là à l'intrigue, parfois

¹ Le livret écrit par Giacosa et Illica est l'adaptation d'une adaptation puisqu'il trouve sa source dans la pièce que Murger a tirée de son roman en collaboration avec le vaudevilliste Théodore Barrière.

² Les amours, multiples, de Rodolphe sont d'abord prétexte à la rêverie, et Murger dresse à l'intention du lecteur une peinture sans complaisance des divagations fiévreuses du héros : « Puis, suivant son habitude, il rêva déjà d'une grande passion, un amour en dix volumes, un véritable poème lyrique avec clairs de lune, soleils couchants, rendez-vous sous les saules, jalousies, soupirs, et le reste. Et il en était ainsi chaque fois que le hasard amenait une femme à sa porte, et pas une ne l'avait quitté sans emporter au front une auréole et au cou un collier de larmes » (Henry Murger, *Scènes de la vie de Bohème*, Paris, Folio, coll. « Folio classique » n° 1968, éd. Loïc Chottard, 1988, p. 97 ; toutes les citations de l'œuvre sont ici données d'après cette édition).

rejoints dans leur légèreté par le premier duo, se voit presque totalement éclipsée au quatrième acte³, et le roman de Murger ainsi réécrit pâtit de cet excès de gravité finale.

Puccini n'a pris qu'en partie soin de transcrire musicalement l'humour et la fantaisie avec laquelle Murger a croqué ses « scènes de la vie de Bohème ». La vivacité des deux premiers actes est rehaussée par la fin de non-recevoir que les colocataires opposent à la requête pourtant légitime de leur propriétaire, ou bien encore par l'évincement du prétendant fortuné de Musette sous prétexte d'une bottine trop serrée. Le troisième acte, lui, s'assombrit et les scènes de ménage qui s'y font entendre laissent place à la révélation de la maladie incurable de Mimi. La séparation des deux amants n'apparaît plus comme une énième incartade, mais est directement motivée par la mauvaise santé de Mimi. Les destinées de Marcel et de Rodolphe ne se confondent plus, et le duetto de Marcel et de Musette, tout en reproches et en injures, offre une image radicalement inversée de l'autre duetto, où l'on se promet de ne se quitter vraiment qu'à l'arrivée du printemps. La note douloureuse donnée aux amours de Rodolphe et de sa grisette s'accroît encore au quatrième acte. L'affrontement comique de Schaunard et de Colline en ce début d'acte masque mal la déliquescence de la vie de Bohème et la disparition de l'un de ses membres. En définitive, les quatre jeunes gens de l'opéra de Puccini forment un groupe imperméable à la vie, dans ce qu'elle a de plus dur, et qui n'en accepte que les fantaisies. L'inconfort, le froid, le manque d'argent, etc. ne sont dans leur vie que des épisodes malencontreux, aussitôt déréalisés par les histoires qu'ils s'inventent, et vite oubliés dès que la Providence se fait plus clémente. C'est seulement quand des quintes de toux secoue le corps de Mimi que la maladie et la mort s'imposent à eux. « La jeunesse n'a qu'un temps »⁴, l'insouciance également. D'où l'ambivalence du regard porté sur un tel parcours : Puccini célèbre la jeunesse et met en scène un amour juvénile condamné ; Murger, lui, dépeint la conversion à une vie bourgeoise après avoir goûté à la « *misère d'artiste*⁵ ».

Murger n'accorde pas sa totale sympathie à des jeunes gens qui jouent les artistes sans jamais donner la preuve de leurs talents. Leur génie réside bien plus dans leur débrouillardise ou leur éloquence, et les hommages rendus à la Muse de la peinture, de la poésie ou de la musique restent parcimonieux. Ainsi, Marcel remet sans cesse à l'ouvrage sa « Traversée de la mer Rouge » pour se faire admettre dans le cénacle de l'Institut, rêvant déjà de trahir la Bohème ; mais son retour incessant au même tableau confine moins à l'obsession de l'artiste habité par son œuvre qu'à une attirance pour la gloire et ses attributs, prête à toutes les compromissions. Quand il s'agit de prendre le chemin de la renommée, le peintre apaise à bon prix l'éventuelle protestation de sa conscience. Parmi les entorses de l'artiste bohème, on peut en citer une qui annonce le revirement final de manière particulièrement cynique : alors que Schaunard pousse Marcel à refuser l'invitation à dîner d'un député, au nom de « [ses] principes [qui lui] défendent d'aller manger un pain trempé dans les sueurs du peuple », le peintre affamé rejette la protestation en arguant d'abord l'appartenance dudit affameur au « centre gauche », avant d'avouer sans ambages son désir d'être introduit dans le beau monde :

D'ailleurs, il doit me faire avoir une commande, et il m'a promis de me présenter dans le monde ; et puis, vois-tu, ça a beau être vendredi, je me sens pris d'une voracité Ugoline, et je veux dîner aujourd'hui, voilà.

³ Puccini joue d'ailleurs, dans ce quatrième acte, sur le contraste brutal entre la parodie de duel que Colline et Schaunard se livrent avec pelle et pincettes, et l'arrivée de Musette, blême, qui ramène Mimi chez Rodolphe, pour quelques heures...

⁴ Titre du dernier chapitre des *Scènes de la vie de Bohème*.

⁵ Rodolphe, Marcel, Schaunard et Colline ressemblent assez aux fils de famille qui font l'objet d'un portrait au vitriol dans la préface de Murger : « Mais comme les plus robustes ne tiendraient pas à un régime qui rendrait Hercule poitrinaire, ils ne tardent pas à quitter la partie, et, repiquant des deux vers le rôti paternel, ils s'en retournent épouser leur petite cousine, et s'établir notaires dans une ville de trente mille âmes ; et le soir, au coin de leur feu, ils ont la satisfaction de raconter leur *misère d'artiste*, avec l'emphase d'un voyageur qui raconte une chasse au tigre » (*Scènes de la vie de Bohème*, éd. cit., p. 40).

Après avoir lui-même connu la vie de Bohème, Murger rapporte désormais avec amusement, voire causticité, les faits et gestes de cette tribu de nomades aux mœurs déroutantes. Il n'hésite pas à trahir sa présence par quelque remarque ravageuse là où Puccini reste souvent au plus près du point de vue de ses héros.

La conversion de Rodolphe à l'amour sincère pour une jeune femme dont la vie s'échappe peu à peu ne marque pas l'étape dernière de son parcours, et Murger n'abandonne pas son lecteur aux larmes. Le chapitre final – « La jeunesse n'a qu'un temps » - tombe comme un couperet sur les illusions que l'on pouvait encore nourrir à l'égard du quartet d'inséparables amis. La phrase d'ouverture souligne d'emblée le pessimisme de la conclusion du roman de Murger :

Un an après la mort de Mimi, Rodolphe et Marcel, qui ne s'étaient pas quittés, inauguraient par une fête leur entrée dans le monde officiel.

Si leur goût pour la noce reste intact, ces anciens contempteurs des normes sociales délaissent les chambres de fortune et les froides cheminées pour investir « le monde officiel », où ils occupent le devant de la scène. Murger se plaît à souligner le réveil de l'esprit de propriété, chez Rodolphe notamment, en soulignant d'un italique les possessions du nouveau maître de maison : « Un soir Rodolphe, assis dans *son* fauteuil, les pieds sur *son* tapis, vit entrer Marcel tout effaré. »

Le symbole même de la liberté de la vie de Bohème, la frivole Musette, n'est pas épargné par la renonciation à l'insouciance, et les derniers jours que la jeune femme s'accorde avant de convoler en justes noces avec un maître de poste sonnent comme le glas de ses anciennes aventures. Les retrouvailles manquées avec Marcel interdisent tout retour en arrière, et se dégradent en « mauvaise copie d'un chef-d'œuvre ». Seule Mimi échappe à la trahison générale des anciens idéaux en ayant pris le soin bien involontaire de mourir avant que la tendresse de Rodolphe ne devienne plus qu'une ennuyeuse habitude. Mais peut-on vraiment parler d'idéaux à la lecture du roman de Murger ? Les discussions échafaudées au café Momus ne sont rien de plus que des bulles de champagne destinées à éclater bien vite. Certaines préférences artistiques se dessinent - Delacroix et Hugo, entre autres - sans jamais prendre la forme d'une réflexion structurée. Les goûts des bohèmes sont à l'image de leurs passions, fugaces et changeants. Aussi leur plaisante légèreté apparaît-elle en définitive comme de l'« inconscience », selon le mot de Pontmartin⁶.

Au risque d'un anachronisme musical, le quartet sur lequel s'arrête la plume grinçante de Murger n'est pas sans évoquer au lecteur contemporain la chanson de Brel « Les Bourgeois ». Le refus émis par Marcel d'aller en pèlerinage à leur ancien restaurant⁷ rappelle l'apostasie des jeunes gens ambitieux chantés par Brel qui, « les yeux bien sur terre », s'invitent à la meilleure table et s'indignent que de « jeunes peigne-culs [leur] montrent leur derrière en leur chantant » :

Les bourgeois c'est comme les cochons
Plus ça devient vieux et plus ça devient bête
Disent-ils Monsieur le commissaire
Les bourgeois
Plus ça devient vieux plus ça devient...

⁶ « Le mal dont ils souffrent, si l'on osait inventer un mot pour le définir, s'appellerait l'inconscience », Armand de Pontmartin, « Un jeune écrivain, étude morale », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1861, cité par Loïc Chotard dans sa préface (*Scènes de la vie de Bohème*, éd. cit., p. 24).

⁷ C'est sur le refus que Marcel oppose à la proposition nostalgique de Rodolphe que s'achèvent les *Scènes de la vie de Bohème* : « Je veux bien consentir à regarder le passé, mais ce sera à travers une bouteille de vrai vin, et assis dans un bon fauteuil. Que veux-tu ? Je suis un corrompu. Je n'aime plus que ce qui est bon. »